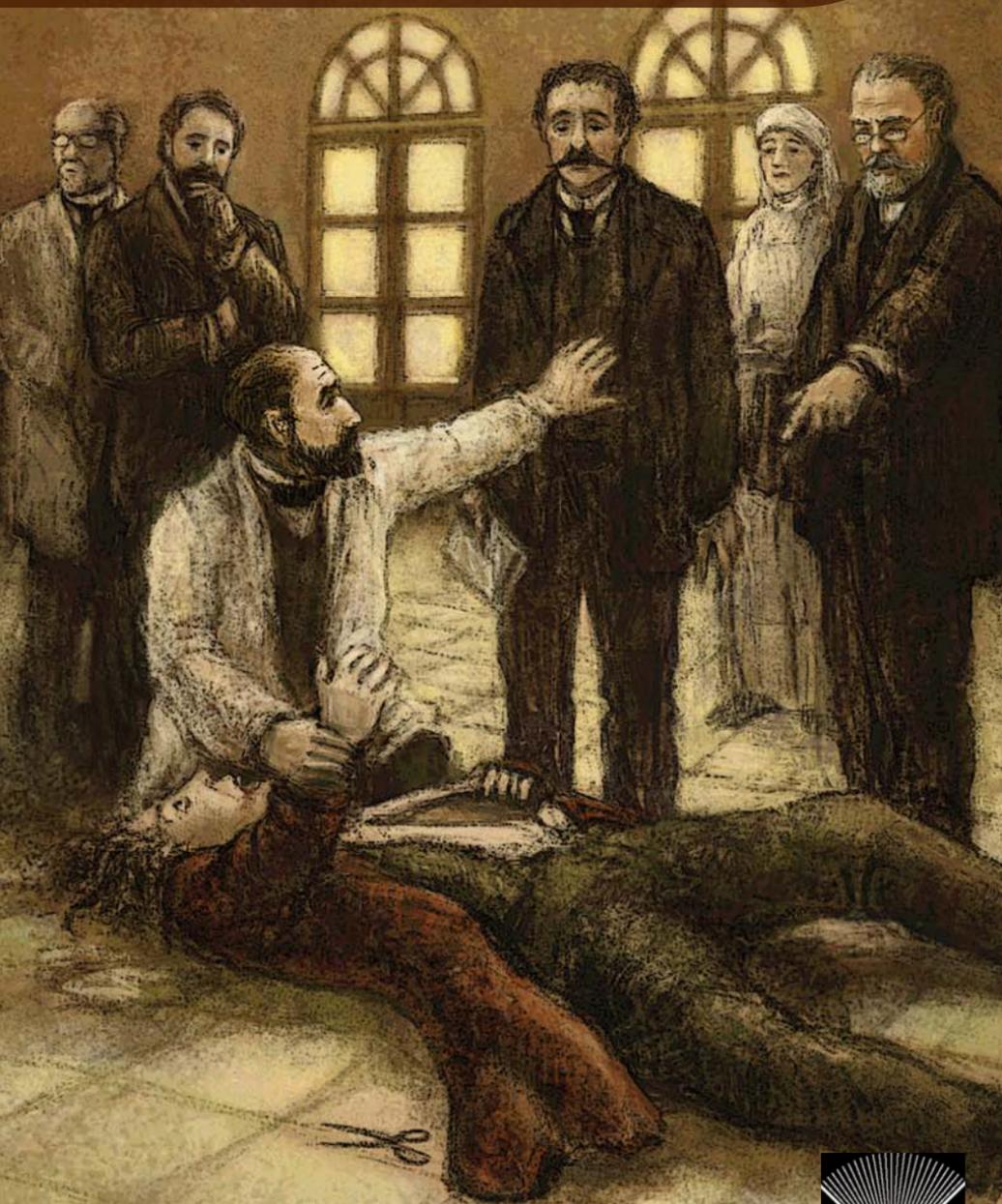


JACQUES CÔTÉ

DANS LE QUARTIER DES AGITÉS

LES CAHIERS NOIRS DE L'ALIÉNISTE



Édition de la publication



ALIRE

DANS LE QUARTIER DES AGITÉS

LES CAHIERS NOIRS DE L'ALIÉNISTE -1

DU MÊME AUTEUR

Nébulosité croissante en fin de journée. Roman.

Beauport : Alire, Romans 034, 2000.

Le Rouge idéal. Roman.

Lévis : Alire, Romans 063, 2002.

La Rive noire. Roman.

Lévis : Alire, Romans 092, 2005.

Le Chemin des brumes. Roman.

Lévis : Alire, Romans 113, 2008.

Wilfrid Derome, expert en homicides. Biographie.

Montréal : Boréal, 2003.

LES CAHIERS NOIRS DE L'ALIÉNISTE

Dans le quartier des agités. Roman.

Lévis : Alire, GF 10, 2010.

Le Sang des prairies. Roman.

Lévis : Alire, GF 12, 2011.

DANS LE QUARTIER DES AGITÉS

JACQUES CÔTÉ



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: VALÉRIE ST-MARTIN

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél.: 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2010
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2010 ÉDITIONS ALIRE INC. & JACQUES CÔTÉ

TABLE DES MATIÈRES

1. Dernier jour en mer	1
2. Dans la lumière de Paris	11
3. Une leçon précoce	17
4. Tu es poussière et tu retourneras poussière	41
5. Dans la tourmente	83
6. Des progrès	109
7. De garde à la Salpêtrière	139
8. Une situation intenable	147
9. Une douche écossaise à Paris	151
10. La pire des nouvelles	163
11. La leçon du mardi noir	179
12. Un jour sombre	207
13. Résident de nuit	213
14. La galerie des horreurs	217
15. Une invitation surprenante	223
16. Le fétichiste pervers	231
17. L'intempérance et ses conséquences	251
18. De la belle visite à un bien mauvais moment ..	261
19. Un éclairage nouveau	275
20. S'encanailler pour les besoins de la justice? ..	299
21. Un suspect appréhendé	313
22. Dans les coulisses de l'Opéra Garnier	329
23. Dîner avec le diable	339
<i>Emma Royal</i>	367

24. Des lendemains dramatiques	371
25. Dietrich comme sujet d'exposition	377
26. L'anatomie, clé de l'âme criminelle?	387
27. Les voix du sang	413
28. Les envolées de l'amour	415
29. La Tempête	421
<i>Les semaines qui suivirent...</i>	425
30. La déchirure	429
Épilogue	435
Remerciements	438
Sources	439

Les Cahiers noirs de l'aliéniste

Volume 1

Georges Villeneuve

Surintendant de l'asile Saint-Jean-de-Dieu
– Longue Pointe Lunatic Asylum

Médecin expert à la morgue de Montréal

Professeur de la chaire de médecine légale
de l'Université de Montréal

Membre de la Société des aliénistes de Paris,
de l'Association médico-psychologique américaine
et de la Société de médecine légale de New York

Avertissement au lecteur

Tous les lieux, institutions et personnages publics qui constituent le décor de ce roman ont été empruntés à la réalité.

Toutefois, certains des événements qui y sont racontés, de même que la majorité des actions et des paroles prêtées aux personnages, sont entièrement imaginaires.

*Ce sont des aliénés criminels, il est vrai,
mais ce sont avant tout des malades qu'on
ne doit pas traiter comme des prisonniers
ordinaires.*

Dr Valentin Magnan

1. Dernier jour en mer

LUNDI, 15 JUILLET 1889, AU LARGE DE LIVERPOOL

Le paquebot complétait sa manœuvre d'éloignement du quai de Liverpool. À travers le hublot, la ville grise découvrait ses hauteurs tandis que nous prenions le large. La fumée de cheminée du bateau s'effilochait au-dessus de l'édifice des douanes si semblable à celui de Montréal, la ville où j'avais grandi. La sirène du bateau lança son appel de départ.

Je décollai mon nez de la vitre embrumée. La fébrilité me gagnait d'heure en heure. La prochaine halte serait Le Havre. Mon cœur tapait fort comme les pistons du vapeur. Impatient d'arriver, j'avais déjà rangé toutes mes hardes dans la malle.

Je fermai le bouchon de l'encrier et rangeai ma plume. Je tenais un journal quotidien de mes activités depuis mon départ.

En me regardant dans le miroir, je me rappelai que sœur Thérèse-de-Jésus m'avait recommandé, la veille, de tailler ma barbe et mes longues mèches. Si Dieu voyait tout, que dire de ses divines servantes sinon qu'elles mettaient leur nez partout. Je pris les petits ciseaux que ma mère avait mis dans ma trousse. Devant le miroir du lavabo, je relevai le menton, j'inclinai la tête, m'assurant qu'aucun poil ne dépassait. Qui sait si

mon avenir, comme aliéniste, ne tenait pas qu'à quelques cheveux...

Satisfait, je voulus déposer les ciseaux, sauf que mes gros doigts se coincèrent dans les œillets. Je secouai la main pour les dégager. J'entendis le fantôme de sœur Thérèse me dire d'ouvrir le robinet pour évacuer les poils qui souillaient le lavabo. Je nettoyai le bout de mes doigts tachés d'encre.

Je jetai un œil par le hublot. L'eau était calme. Le soleil déclinait à l'ouest dans une mer de feu sur la côte anglaise. J'enfilai mon pantalon et ma chemise en contemplant le paysage, serrai mon nœud papillon.

On frappa à ma porte. Le valet tenait mon veston plié sur son bras.

— Docteur Villeneuve, voici votre veste fraîchement pressée.

Je le remerciai d'un pourboire qu'il dut juger insuffisant, car il resta planté là, les yeux rivés sur sa main gantée. Puis il détala.

J'attachai mon gilet et revêtis ma veste de laine noire.

Je n'avais qu'un seul habit et peu d'argent, comme la plupart des jeunes de ma condition. Mon défunt père, modeste douanier, n'aurait jamais eu les moyens de m'instruire. Mes études classiques et universitaires avaient été possibles grâce à des bourses, à ma solde de combattant des North-West Field Forces et à un appétit grandissant pour les sciences.

Je trouvais étrange d'être appelé docteur même si je n'avais aucune expérience hormis mes résidences. J'avais toujours l'esprit du jeune carabin. Un jeune carabin qui s'en allait poursuivre ses études dans la Ville lumière. J'y passerais une année à me spécialiser en médecine mentale auprès des grands de cette discipline que sont Magnan, Charcot et Garnier, et en médecine légale avec Brouardel. Au retour, j'espérais obtenir un poste de médecin expert à la morgue ou à l'asile Saint-Jean-de-Dieu, où l'on me présentait déjà comme la relève des aliénistes.

Avant d'aller rejoindre mes anciens professeurs, il me fallait conclure une tâche qui m'accablait depuis quelques jours. Puisque nous serions reçus au Commissariat général du Canada à Paris et que j'aurais à prononcer un discours, j'avais commencé à écrire un portrait de ma personne et à expliquer mes raisons d'embrasser la médecine mentale. Il me fallait mener à terme ce texte, même si j'avais horreur de me dévoiler. Mais une bourse d'un an à Paris se paie de quelques mercis.

Monseigneur, monsieur le Ministre, sœur Thérèse-de-Jésus, messieurs les aliénistes de Montréal et de Québec, chers amis canadiens et français,

Je suis l'enfant d'un modeste douanier et d'une mère courageuse qui m'a élevé dans le respect des valeurs chrétiennes. J'ai fait mes études au Collège de Montréal, où j'ai développé le goût des sciences au point de devenir médecin. Ma vie a été très intense au cours des cinq dernières années. Quatre ans ont passé depuis l'expédition du Nord-Ouest. La révolte indienne et métisse dans l'Ouest canadien, vous le savez, a amené le gouvernement à déployer le 65^e bataillon. Capitaine de la cinquième compagnie, je me suis rendu jusqu'au nord de l'Alberta pour affronter une bande d'Indiens cris.

À mon retour du Nord-Ouest, à l'automne 1885, je suis entré à la Faculté de médecine de l'Université Laval de Montréal. Même si je n'avais que vingt-deux ans, mon expérience militaire faisait belle impression. On me servait des « capitaine » par-ci et des « my captain » par-là. Je jouais tant des galons que du scalpel. À la demande du propriétaire du journal La Patrie, j'écrivis mon récit de la rébellion. Le feuilleton intitulé « L'Ouest à feu et à sang » parut un an après la crise. L'éditeur Beauchemin accepta ensuite de le publier avec des dessins d'Henri Julien. Le feuilleton assura à ma famille un moment d'aisance et la tranquillité nécessaire à mes études.

Cette période fut marquée par une passion grandissante pour la médecine et, bientôt, la médecine mentale.

Le procès de Louis Riel, le chef de la guérilla métisse, et la défense d'aliénation qui lui fut refusée par la couronne n'étaient pas étrangers à mon choix.

Le docteur Clarke, l'aliéniste torontois mis au service de Riel, avait été pitoyable, ce qui n'a fait qu'accentuer mon désir d'embrasser la médecine légale des aliénés. Comme si la guerre du Nord-Ouest allait se poursuivre, mais sur un autre front. Le procès et la condamnation à mort de Riel ont causé un grand remous politique dans la province de Québec et divisé la jeune confédération entre anglophones et francophones. Malgré les exhortations des nôtres, qui réclamaient la clémence pour Riel, les appels furieux des anglophones ne pesaient que trop dans la balance du premier ministre Macdonald. ~~Le clergé catholique se rangea du côté des pendards, et les élites selon des intérêts partisans.~~

Je rayai cette dernière phrase aussitôt écrite, qui était l'équivalent de me tuer sur le plan professionnel. C'est donc à partir de la précédente que je repris ma rédaction.

Dans de vibrants discours à saveur nationaliste, Wilfrid Laurier, Honoré Mercier et L. O. David appuyèrent Riel tandis que les Chapleau, Joly, Caron, Langevin et Macdonald soutenaient les cris meurtriers des orangistes. Le 16 novembre 1885, Riel fut pendu à 8 h 30, heure de Regina. L'exécution ne fit qu'accentuer la controverse et le fossé s'élargit davantage.

Le sombre destin du chef métis, mis à mort malgré sa maladie, me plongea dans un profond désarroi. Mon premier semestre à la Faculté de médecine allait prendre fin sur cette note sinistre, une histoire dans laquelle j'avais été acteur.

Dès le début de ma seconde année, la mort de mon père, J. Édouard Villeneuve, le 29 septembre 1886, allait aussi mettre en péril mes études. Puisque ma mère n'avait qu'une prime de veuvage équivalant à deux semaines de salaire, je dus travailler pour subvenir aux besoins de la famille tout en poursuivant mes études. Avec mon

frère Alphonse, lieutenant du 65^e, j'avais loué un appartement au 185 de la rue Berri. Dans le bottin téléphonique Lovell, je m'inscrivis sous le nom de Captain Georges Villeneuve, student. Le logement était près de la Faculté de médecine de la rue Saint-Denis. Avec ma mère, ma sœur Hortense et mes deux frères, cela faisait bien des bouches à nourrir. Malgré le pécule amassé durant mon service actif dans la milice et les ventes du livre, nous ne pourrions tenir très longtemps.

C'est pourquoi je mis alors à profit mes relations dans les sphères politiques. La plupart des officiers supérieurs qui avaient fait la campagne du Nord-Ouest appartenaient à d'influents et riches familles. Grâce à certains d'entre eux, j'obtins un travail d'assistant-greffier au Conseil législatif tout en poursuivant mes études. Avec 600 \$ de plus par année, un salaire fort respectable pour un étudiant, je m'en tirais bien. Ce travail me permit de me rendre fréquemment à Québec, avec tous les avantages que cela comportait. J'en profitai pour me lier à de grands politiciens comme Sir Louis-Olivier Taillon, Louis-Alexandre Jetté, Félix-Gabriel Marchand, le juge Wurtele. Nul doute que ce réseau de contacts me sera utile un jour pour l'amélioration de la médecine dans la province de Québec.

Plus tard, mon savoir en droit constitutionnel et ma connaissance de la pratique parlementaire m'amènèrent à conseiller des orateurs. Je participai avec fierté à l'étude et à l'adoption de divers projets : la loi dotant la province d'un Conseil d'hygiène et forçant les municipalités à améliorer l'hygiène publique, la loi des manufactures régissant le travail en usine. Voilà des raisons qui me font croire que le droit et la médecine légale des aliénés forment une voie prometteuse. Comme il n'existe pas de cours officiel ni de chaire de médecine légale à Montréal, les cours sur la question étant de nature informelle, je suis devant vous aujourd'hui à Paris afin d'apprendre cette branche de la médecine pleine de promesses.

Je vous remercie du soutien dont je bénéficie. Je compte bien rendre dans ma vie publique future tout le bien que l'on m'accorde en cette année qui s'annonce fabuleuse.

Georges-Antoine Villeneuve

Je sortis ma montre à gousset, sursautai en voyant l'heure. Il était temps de rejoindre la délégation d'aliénistes. Ce serait notre dernier souper avant d'arriver au Havre, le lendemain. En compagnie des docteurs Barolet, Prieur, Vallée, Duquette et Bourque, la traversée avait été des plus agréables. Nous nous rendions assister au Congrès international de médecine mentale qui avait lieu à l'asile Sainte-Anne de Paris. Sœur Thérèse-de-Jésus, la directrice de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, visiterait des asiles européens pour ramener à Montréal de nouvelles façons de faire dans la gestion asilaire.

Je refermai la porte et m'engageai dans la coursive. Quelques minutes et quelques escaliers plus tard, j'arrivais à la salle à manger, où le petit orchestre jouait une valse de Strauss à grands coups d'archets devant un parterre endimanché. Les cinq docteurs, déjà attablés, devisaient sur les beautés que promettait Paris en cette année d'Exposition universelle. La tour de monsieur Eiffel faisait parler d'elle. Chacun avait son opinion sans même l'avoir vue.

Comme il était coutume depuis le début du voyage, on m'avait réservé une place à côté de sœur Thérèse. Elle tapa nerveusement sur la chaise pour m'indiquer de venir m'asseoir. J'aurais encore droit au sermon.

— Comme nous approchons de la France, laissez-moi vous entretenir de Paris et de ses périls, jeune docteur.

Les médecins s'esclaffèrent. Pourtant, sœur Thérèse était sérieuse dans tout ce qu'elle entreprenait. Paris constituait à ses yeux une ville de savoir mais aussi de perte et de débauche épidémique.

Notre table étant complète, un steward s'approcha pour distribuer les menus.

— Laissez-lui au moins le temps d'arriver, ma sœur, recommanda le docteur Vallée, le plus grand aliéniste du Québec.

— Je veux surtout qu'il nous revienne en santé... Une place l'attend dans mon asile.

— Ne vous en faites pas pour moi, ma sœur.

— Je m'en fais pour vous, Georges, car vos études coûtent cher et nous comptons bien avoir un retour sur notre capital.

Les aliénistes éclatèrent de rire. Le docteur Duquette en avait les larmes aux yeux.

— Sœur Thérèse, si vous voulez lui réciter les dix commandements d'un étudiant étranger en médecine, eh bien, commencez par celui-ci : « Aux Folies bergères tu ne jouiras qu'avec les yeux », s'esclaffa-t-il.

La servante de Dieu le dévisagea d'un œil sévère.

— Cette blague n'est pas de moi, s'empressa d'ajouter le docteur. Je l'ai entendue de la bouche de Sigmund Freud lors de mon passage à la Salpêtrière, il y a trois ans.

Je me contentai de sourire, car je ne voulais pas ajouter aux éclats sonores des moqueurs. Il ne fallait pas que nous poussions trop loin dans ce type d'humour avec sœur Thérèse, surtout le docteur Duquette, un critique féroce du fonctionnement des asiles au Québec. Il croyait que la surintendance médicale d'un asile revenait au gouvernement et non aux religieuses. Mais sœur Thérèse n'entendait pas abdiquer ce monopole devant les pressions exercées par ce réformateur. Après tout, elle était la fondatrice de l'asile Saint-Jean-de-Dieu.

— Docteur Duquette, je sais trop bien où vous logez par rapport à nous et je suppose qu'à ce congrès vous allez une fois de plus nous attaquer, mais laissez-moi vous dire que notre cher Georges n'entrera jamais aux Folies bergères s'il veut « jouir », comme vous dites, d'une bonne place chez nous.

La répartie souleva un nouveau tonnerre de rires. On ne coinçait pas facilement la révérende mère.

— Chère sœur, à Paris on apprend à ne jamais dire jamais, cancana Duquette au risque de mettre ses collègues mal à l'aise.

— Notre petit Georges aura bien d'autres folies à étudier à Paris que celles de ces bergères dénudées, ajouta aussitôt le docteur Bourque, pince-sans-rire.

— Comme objet d'étude, Paris offre de tout, philosopha le vieux docteur Vallée.

La sœur inspira longuement en me fixant de ses yeux noirs. Elle avait un beau visage aux lignes fines, mais la rigidité morale avait creusé aux commissures de ses lèvres un rictus désapprobateur.

— Qu'en pense le principal intéressé? rétorqua-t-elle enfin.

Tous les regards se braquèrent sur moi, l'apprenti aliéniste.

— Écoutez, sœur Thérèse, je viens à Paris pour comprendre la folie et apprendre de nos pairs français, mais j'espère bien en profiter pour m'imprégner de la vie artistique de la capitale française.

— Voilà qui est sage, dit le docteur Vallée.

Pendant longtemps, les religieuses de la province de Québec avaient montré des réticences à voir leurs médecins étudier à Paris. Cette ville était pour elles un lieu périlleux où l'on avait rompu le lien sacré entre l'État et l'Église. Mais les sœurs avaient aussi compris que les avancées de Pinel, Esquirol, Falret et Magnan traçaient la voie à suivre. Elles étaient butées mais pas idiotes. En fait, toute notre assemblée admirait sœur Thérèse: elle était connue et reconnue comme une bâtisseuse, et les soins qu'elle prodiguait aux aliénés ne cessaient de s'améliorer.

Il est vrai que depuis le début du voyage elle me chaperonnait. Je sentais son regard partout où j'allais. La veille, jour de la fête nationale des Français, je n'avais pu danser durant le bal avec une Américaine. La seule présence de la religieuse m'en avait dissuadé. Elle sem-

blait lire dans mes pensées. Le matin même, alors que je fumais une pipe, le pied sur le bastingage, le regard à l'ouest à rêver d'Emma, la révérende mère s'était approchée subrepticement.

— Cette belle a les cheveux blonds ou châains ?

— Quoi ? avais-je répondu, pris en flagrant délit de rêverie amoureuse.

Une longue discussion – ou plutôt un monologue – avait suivi sur les écueils qui guettent le jeune étudiant en médecine à Paris. Alors que j'aurais aimé lire *Madame Bovary*, allongé sur un transatlantique au soleil, je devais lire le chef-d'œuvre de Flaubert en cachette dans ma cabine, et même le ranger sous les couvertures, car l'ouvrage figurait à l'Index.

— Vous ne devez pas vous laisser distraire par tout ce qui pourrait nuire à vos études, monsieur Villeneuve. La vie artistique ne sied guère à l'éducation médicale.

— Je sais tout ça, ma mère, répondis-je sans conviction en plongeant plutôt mon regard dans le menu.

Moi qui avais affronté les Indiens cris, mené mes hommes au combat, je me sentais comme un enfant, et surtout très incommodé par le regard maternant de « la patronne », comme je l'appelais dans ma tête. J'avais passé huit ans pensionnaire chez les Sulpiciens et je voulais maintenant jouir de ma pleine liberté.

Le steward s'approcha de nouveau. Après que sœur Thérèse et mes collègues eurent indiqué leur choix, je commandai un pâté de foie en entrée et du confit de canard. Je dépliai la serviette qui se trouvait dans la coupe en cristal devant moi et la déposai sur mes cuisses.

Je savais que mon avenir dépendait de ma bonne conduite durant ce voyage. Je ne deviendrais jamais aliéniste à l'asile de Longue Pointe en me faisant une ennemie de celle qui était à mes côtés. Pendant ces quelques jours où je côtoierais la révérende sœur, je ne la décevrais pas, je lui obéirais comme à un officier supérieur. Néanmoins, après son départ à la fin du congrès,

je vivrais la vie parisienne comme bon me semblerait. Je n'irais pas dans des antres de luxure, mais je ne me priverais certes pas d'étudier tout ce que Paris pouvait offrir.

Le steward déposa une assiette devant moi. Je pris le couteau à viande ; aussitôt, sœur Thérèse tapa doucement sur ma main pour m'indiquer de prendre plutôt le plus petit couteau.

— C'est l'entrée. Apprenez les bonnes manières à table, monsieur Villeneuve. Les Parisiens sont forts sur les reproches. Au fait, avez-vous terminé votre discours, comme je vous l'ai demandé tous les jours depuis notre départ ?

— Je viens juste d'y apposer le point final, ma sœur.

Je souhaitai à tous un bon souper, en espérant relancer la conversation générale, mais sœur Thérèse m'accapara de nouveau afin de m'expliquer les particularités langagières de nos cousins français. Le déjeuner en France devenait maintenant le petit-déjeuner, le dîner le déjeuner et le souper le dîner.

— Ne l'oubliez pas, Georges, sinon on vous le reprochera.

À ses côtés, les aliénistes discutaient des mérites de l'hypnose et de Charcot, qu'ils auraient à nouveau l'occasion de voir à Paris. J'écoutais d'une oreille distraite sœur Thérèse, qui en était maintenant aux règles de la bienséance, et, d'une autre, les anecdotes passionnantes des médecins. Le cerveau est une formidable machine capable de départer ce qu'il veut bien entendre.

2. Dans la lumière de Paris

MARDI, 16 JUILLET

Le conducteur du fiacre s'arrêta devant l'hôtel du Panthéon, sur la montagne Sainte-Geneviève, en plein quartier latin. L'hôtel était « recommandé pour sa bonne tenue », ce qui avait rassuré sœur Thérèse. Le cocher m'aida à descendre mes bagages. Le valet prit le relais. Je ne savais plus où donner de la tête. Après la signature du registre, je montai au troisième étage. Les marches craquaient. Le garçon ouvrit la porte de ma chambre. La pièce était sombre et sentait le renfermé. Je poussai les volets. Une lumière blanche et chaude irradiait la pièce. La fenêtre offrait une vue sur le Panthéon. Dormir à proximité des géants de la nation française me chamboulait. J'avais l'impression de me trouver dans le même dortoir. Savoir que Voltaire et Rousseau sommeillaient pour toujours à quelques mètres d'ici avait de quoi stimuler mon esprit. Et surtout Victor Hugo, que j'estimais tant et qui reposait ici depuis un mois à peine, au dire du valet. Son combat contre la peine de mort dans les *Derniers Jours d'un condamné* avait marqué ma jeunesse.

Je testai le mobilier, puis me laissai choir sur le lit grinçant mais confortable. Pour la première fois de ma vie, je vivrais seul. Toutes ces années à dormir avec deux frères dans la même chambre, ou à cent cinquante dans

le dortoir du Collège de Montréal, et plus tard avec les trois cents soldats du 65^e bataillon, m'avaient trop longtemps laissé sans intimité.

J'étais au cœur de la cité universitaire avec toutes les facultés de la Sorbonne. Le jardin du Luxembourg, le boulevard Saint-Michel et les restaurants de la rue Soufflot se trouvaient à proximité. J'étais également proche de la morgue de Paris où Brouardel m'accueillerait dans les prochains jours, de la préfecture de police de Paris où je suivrais les cours de Garnier, de la Salpêtrière et des leçons du professeur Charcot et de l'asile Sainte-Anne où professait le célèbre Valentin Magnan. Comment ne pas être fébrile, excité? J'écrivis une lettre à ma famille et inscrivis mes premières impressions dans mon journal, tout en admirant le panorama entre deux phrases : la vie s'animait sans cesse sous mes yeux, dans la rue, tout autour.

Je pensai à me préparer pour la soirée au Commissariat général du Canada, où je devrais m'enregistrer et assister à la réception en notre honneur. La délégation d'aliénistes avait prévu visiter Paris en soirée après la cérémonie. J'aurais préféré être seul après la promiscuité des derniers jours, mais je me devais de respecter le protocole. Je sortis mon texte, que je trouvai soudainement fade et pédant. En répétant mon discours, je glissai lentement dans le sommeil. À mon réveil, il était déjà temps de partir. Je repliai la feuille de l'ennuyeuse allocution et détalai.

C'était la fête. Les rues grouillaient de quidams. Des tricolores s'agitaient partout. L'Exposition universelle était commencée depuis trois mois. Sur le fronton du Panthéon, je lus l'inscription « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ».

Du haut de la rue Soufflot, mon regard fut happé par la tour Eiffel loin en contrebas ! Le monstre ferreux piquait le ciel de ses trois cents mètres. Autour, admirateurs et détracteurs commentaient la construction et sa hauteur

vertigineuse. Pour ma part, j'appréciai l'enchevêtrement d'acier si élégant.

Plan de la ville à la main, je partis vers ma destination, rue de Rome. J'arpenai le boulevard Saint-Michel pour la première fois. Le nez retroussé, à l'affût des monuments et de l'architecture, je m'arrêtai pour regarder les ruines de l'abbaye de Cluny. Je traversai le pont Saint-Michel et aperçus la cathédrale Notre-Dame. J'aurais voulu m'y rendre, mais je n'en avais pas le temps. Je longeai le jardin des Tuileries par le boulevard Rivoli.

Avant de m'engager dans la rue Tronchet, je contemplai de nouveau la tour Eiffel, plus à l'ouest de l'autre côté de la Seine. Un passant, me voyant tout émerveillé, me confia qu'il avait déjà hâte qu'elle soit démolie après l'Exposition. Son voisin répliqua que raser les conquêtes de la modernité était une sottise.

Un ballon dirigeable bleu, blanc, rouge traversa le ciel près de la tour. Comment avait-on pu réaliser tout cela en si peu de mois ?

Je repris ma marche et, rue de Rome, tombai face à la devanture du Commissariat du Canada.

Monseigneur Hector Fabre, le directeur, s'avança pour m'accueillir à bras ouverts.

— Vous arrivez en pleine fête. C'est l'euphorie à Paris. Vous avez vu la tour ?

— Oui, c'est impressionnant.

— Elle ne fait pas l'unanimité. C'est la fantaisie d'un excentrique. Je trouve terriblement prétentieux d'élever un monument aussi haut dans le jardin de Dieu.

— Mais ne pourrait-on y voir un désir de s'approcher du divin ?

Ses sourcils s'accentuèrent et il piqua ses yeux dans les miens.

— Seules la mort et une vie exemplaire nous y conduisent, mon garçon. L'acier n'a pas d'âme. Elle est comme le cœur des criminels que vous côtoierez dans votre métier.

Il en profita pour m'inviter aux activités du club de la Chasse-Galerie, qui réunissait l'élite du Canada français de séjour à Paris. Il me parla avec enthousiasme des fiertés nationales qui participaient à ces rencontres.

Un à un, les collègues avec qui j'avais passé les derniers jours sur l'Atlantique arrivèrent à la soirée. Ils étaient fatigués mais heureux d'être à Paris. Monseigneur Fabre connaissait les sommités de la médecine canadienne. Tous étaient enchantés de se revoir, se rappelaient des souvenirs. Sœur Thérèse, à son arrivée, eut droit à mille et un compliments de la part de Fabre. Il ne fallut pas deux minutes pour qu'elle me repère et se précipite vers moi afin de me traîner d'invité en invité. Je reconnus des anciens du Collège de Montréal qui ne faisaient pas partie de ma promotion, mais qui y avaient résidé en même temps que moi. Beaucoup de prêtres et de sœurs qui, sous un couvert bienveillant, me mettaient en garde contre les dangers de « la corruption de l'âme » dans une ville comme Paris.

Un curé s'approcha pour me parler. Lorsqu'il ouvrit la bouche, je découvris ses dents qui ressemblaient à des clous de girofle.

— J'en ai connu plus d'un qui, plein d'avenir, est devenu une âme en perdition dans cette ville, me dit à l'oreille le vieux curé rabougri dont je n'avais pas saisi le nom mais dont je percevais trop bien l'haleine fétide. Vous ne voulez certes pas succomber aux vices ? Vous n'êtes pas l'un de ces jeunes scientifiques portés sur le positivisme et le matérialisme, j'espère ?

— Que Dieu m'en préserve ! Mais l'hygiène reste une question fondamentale... dis-je du coq à l'âne.

Heureusement, le docteur Duquette vint me tirer d'embarras. Il s'emballa à l'idée d'aller entendre la symphonie n° 3 de Saint-Saëns le lendemain.

Sœur Thérèse m'accrocha par la manche.

— Nous sommes prêts pour votre discours.

— J'arrive, dis-je en sortant de ma poche mon allocution.



Je profitai des deux jours suivants pour déambuler dans Paris puisque l'ouverture du congrès était prévue pour le vendredi. Je visitai le Louvre, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle. C'était étrange, après Montréal, d'être dans une grande ville où l'on parlait français, un français différent du nôtre en raison de l'accent et qui m'obligeait souvent à expliquer d'où je venais. La mention « Montréal, province de Québec » était la plupart du temps bien accueillie.

Partout il y avait foule, mais plus particulièrement sur le site de l'Exposition universelle. Je n'avais jamais vu autant de monde. Plus de trois cent mille Français foulaient chaque après-midi le Champ-de-Mars pour participer à des événements, adorer ou maudire cette tour qui, à leurs yeux, embellissait ou enlaidissait leur capitale. Je découvrais dans les différents pavillons dévolus aux peuples des colonies françaises des coutumes inconnues. Les costumes des indigènes faisaient tourner les têtes. Comment ne pas être envoûté par le son du gamelan, cet instrument de percussion de Bali ? Les étranges gammes produites par ces percussions et les danseuses qui s'exécutaient sur ces musiques attiraient l'attention des visiteurs.

Un manifestant me remit un tract. Il s'affichait comme socialiste. Un groupe s'était formé autour de lui. Il le harangua, le poing vindicatif.

— Si les meilleures conditions de travail apportées par la Révolution sont au cœur de la thématique de l'exposition, il n'en va pas de même dans les usines...

Je n'avais pas envie d'entendre des discours. Je voulais voir la ville, les pavillons. Mais il est vrai que de meilleures conditions de travail signifiaient pour nous, aliénistes, une meilleure santé mentale des travailleurs. Un homme exploité et malheureux au travail est sujet à des troubles d'humeur et à la maladie mentale.

3. Une leçon précoce

VENDREDI, 19 JUILLET

Le Congrès international de médecine mentale de 1889 s'ouvrit alors qu'il faisait un temps splendide à Paris. Les journaux rapportaient l'événement en y consacrant de longs articles à la gloire de Charcot, de Magnan et de Falret. Les plus grands aliénistes d'Europe venaient échanger sur leur pratique et sur les enjeux dans les asiles. Les médecins asilaires du Québec se devaient de participer à ce grand cénacle de la médecine mentale.

Le fiacre que notre compagnie avait réservé parcourait à fière allure les rues de la cité pour nous amener à l'événement qui avait motivé notre voyage. Quand il tourna de la grande rue Saint-Jacques à la rue Ferrus, le nom de cette dernière inspira aussitôt les docteurs Bourque, Vallée et Duquette, et une vive discussion s'enclencha. L'apprenti que j'étais écoutait ce que ces brillants professeurs avaient à dire sans oser jamais les interrompre. J'absorbais tout comme une éponge. Vallée s'adressa à moi :

— Ferrus était médecin à Bicêtre. Il a institué pour la première fois, ici même à l'asile Sainte-Anne, le travail obligatoire comme agent thérapeutique. La ferme Ferrus, comme on l'appelait, a connu beaucoup de succès. Des dix aliénés qu'ils étaient en 1861, ils seront plus de

deux cents cette année à récolter les fruits de la terre, tout en générant des profits intéressants tant sur les plans thérapeutique qu'agricole.

— C'était exceptionnel, la vision de cet homme ! renchérit Duquette.

Au bout de la rue Cabanis, une grande banderole avait été accrochée au-dessus du portail de l'asile Sainte-Anne.

*BIENVENUE AU
CONGRÈS INTERNATIONAL DE MÉDECINE MENTALE
DE PARIS*

Un gardien ouvrit la grille. Le fiacre de la délégation canadienne passa sous la porte cochère. Devant nous, l'avenue Sainte-Anne s'étirait sur une allée peuplée de marronniers qui menait à la cour principale. Le soleil semblait glisser sous les feuillages. De beaux pavillons en moellons ocre et aux toits de tuiles rouges s'élevaient de chaque côté, prolongés par un préau. Les docteurs Vallée et Duquette avaient effectué plusieurs séjours dans cet établissement. Pour le néophyte que j'étais, mes professeurs avaient prévu une visite guidée des lieux. Il fallait bien initier la relève. Le site s'étendait sur plus de treize hectares. Nous roulâmes sur un terrain pentu en forme de rectangle irrégulier. Une muraille en pierre ocre en délimitait l'espace. De chaque côté, des rues transversales menaient vers ces murs bien gardés : le quartier des folles d'un bord, et celui des hommes de l'autre, derrière le pavillon des agités. À un moment, Duquette me désigna le bâtiment des services généraux, qui était coiffé d'un campanile et d'un clocher. De là, un vigile montait la garde sur l'ensemble du territoire de l'asile. Des drapeaux de plusieurs nations avaient été accrochés à différents mâts.

D'un doigt incolore et veineux, le vieux docteur Vallée me désigna la chapelle de style roman et, juste derrière, la salle d'autopsie. C'est là que Magnan avait

fait – et faisait toujours – des découvertes décisives en anatomopathologie du cerveau. À droite et à gauche s'élevaient sur cette avenue les quartiers des aliénés masculins et féminins.

Le fiacre nous ramena devant le bureau d'examen et d'admission où se trouvait l'amphithéâtre. À l'arrière se prolongeait le pavillon d'hospitalisation avec une section pour les hommes et une pour les femmes de vingt-cinq lits chacune.

De nombreux autres fiacres s'arrêtaient l'un derrière l'autre, et de leur habitacle surgissaient les aliénistes de la planète. Sorti de nulle part, un médecin barbu, affligé d'une calvitie, s'avança vers nous en claudiquant. À voir les regards qui se tournaient vers lui, il devait être un homme important. Mes professeurs manifestèrent un grand élan de joie à sa vue et ils eurent un mouvement spontané dans sa direction. Ce fut un concert de « docteur Magnan » et par la suite de « cher Valentin » sur un ton gai de retrouvailles.

— Mes amis canadiens ! Que c'est bon de vous revoir !

Je découvris à cette occasion ce que signifiait la bise. Voir des hommes s'embrasser me parut une aberration que j'allais devoir bientôt surmonter.

Magnan s'approcha de sœur Thérèse pour lui faire la bise à son tour.

— Tiens, la fondatrice !

Il tourna ensuite son regard vers le nouvel apprenti. Je sentis mes genoux flageoler.

— Ah ! En voici un qui apporte un peu de jeunesse, dit-il en me regardant avec bonté.

Duquette me présenta à mon nouveau professeur. Je tendis une main ferme à l'aliéniste, qui s'approcha pour m'offrir une accolade suivie d'une bise.

— Le docteur Villeneuve sera votre étudiant, en profita pour annoncer Duquette.

Bien sûr, on m'avait avisé d'être discret, de le laisser me questionner avant d'interpeller ce savant. Je n'étais là qu'un banal diplômé en médecine sans envergure qui

n'avait rien accompli. Magnan était à la médecine mentale ce que Pasteur était à la bactériologie, Hugo à la littérature et Charcot à la neurologie. Ce scientifique avait influencé les écrits de Zola, séduit par la thèse de la dégénérescence héréditaire. J'avais passé une partie de mes vacances à lire quelques-unes des œuvres de Valentin Magnan. Il avait été le premier à pratiquer le *no restraint* en France, en éliminant les camisoles de force, les fauteuils de contention, les entraves et les cellules d'isolement. Il avait suivi l'exemple de John Conolly qui avait aboli les entraves à l'asile de Hanwel, cinquante ans plus tôt, et ce, à la surprise du monde médical international. J'étais intimidé d'être devant une telle sommité.

Les docteurs Bourque et Duquette me présentèrent comme un médecin et le plus jeune capitaine du 65^e bataillon de Montréal. Les mots « guerre indienne » et « campagne du Nord-Ouest » faisaient toujours bon effet sur les Français.

J'eus droit d'emblée à la bienveillance de Magnan, qui me présenta au docteur Ball, son collègue, en m'appelant le nouvel interne provisoire. Je me retrouvais, moi, l'apprenti, dans le cercle restreint des aliénistes de Sainte-Anne.

La délégation prit le chemin de la salle de conférences pour l'ouverture du Congrès et les discours protocolaires.

Nous étions à mi-parcours quand un infirmier s'approcha à la course.

— Docteur Magnan, veuillez m'excuser : un homme sous l'effet de l'absinthe...

Il murmura ensuite à l'oreille de Magnan, mais je pus entendre des bribes de ce qu'il disait : « ... vient d'arriver à l'admission... hallucinations... poursuivi par des bêtes féroces. On craint pour sa vie... chereau aimerait que vous veniez. »

— Messieurs, lança aussitôt Magnan, voici une belle occasion de montrer à ce jeune homme les méfaits de l'absinthe.

Du doigt, Magnan me pria de le suivre.

— Docteur Villeneuve, votre première leçon commence aujourd’hui, me dit-il avant d’ajouter plus bas, alors que nous tournions le dos à mes compatriotes ; et nous éviterons du coup les longs discours protocolaires qui ne font pas avancer la science.

Nous nous précipitâmes vers la clinique du bureau d’admission, près de la grande porte de la rue Cabanis. Je remarquai de nouveau sa claudication. Mais la jambe qui boitait s’activait avec énergie. Je n’osai pas le dépasser.

On m’avait beaucoup parlé des effets néfastes de l’absinthisme à Paris. J’avais hâte de constater *de visu* les ravages causés par le vert liquide. Plusieurs artistes de la butte Montmartre, des peintres et des poètes, s’y adonnaient avec excès. Baudelaire avait arrosé ses *Fleurs du mal* à l’absinthe.

Magnan était le grand spécialiste des maladies liées à l’alcoolisme. Dès 1864, il avait observé les méfaits de l’alcool chez les gros buveurs. Il avait aussi démontré que la nocivité de certaines liqueurs n’était pas liée uniquement à l’alcool mais à d’autres substances toxiques.

— Docteur Villeneuve, vous allez voir un phénomène effrayant. Je vais vous demander de décrire toutes les phases du délire. Vous le ferez sans fla-fla, comme si vous étiez un Courbet ou un Maupassant. Vous vous en tiendrez aux faits. Observez bien.

Les cris du désespéré, audibles à vingt mètres, étaient terrifiants. Nous entrâmes dans le bureau d’admission. L’homme était couché sur le plancher, une infirmière à son chevet. Deux jeunes résidents écoutaient un aliéniste barbu — Magnan me chuchota qu’il s’appelait Bouchereau — parler au gardien que j’avais vu nous ouvrir la porte quelques minutes plus tôt. Magnan décrocha une blouse de travail qui était accrochée au mur derrière le bureau d’admission et, après l’avoir rapidement endossée, il alla vers l’homme étendu sur le linoléum. Bouchereau, qui venait de constater notre arrivée, fit un résumé de la situation à son supérieur pendant que l’un des jeunes résidents quittait la salle avec le gardien.

— L'individu, dans la trentaine, répond au nom de Napoléon, au dire du gardien. Un Samaritain l'a accompagné jusqu'à la grille pour ensuite l'abandonner après avoir sonné. Il a eu le temps de déclarer au gardien que le malade avait passé la journée et la soirée à boire, qu'il se croyait poursuivi par des monstres et qu'il avait essayé de se jeter dans la Seine. J'ai envoyé un interne et le gardien à la recherche de ce témoin, qui a quitté le malade sitôt celui-ci sous notre protection. Le gardien pourra le reconnaître s'il est encore dans les parages.

— À son haleine, il est clair que cet homme a passé la nuit à chopiner du vermouth, du bitter et surtout de l'absinthe, annonça Magnan.

— Son haleine suffirait à éclairer une rue pendant toute une nuit, ajouta Bouchereau à la blague.

Magnan me remit une tablette et je m'installai sur un comptoir pour écrire ce que je voyais. Le maître écoutait l'agité avec une grande attention et je notai ce qu'il disait. Dans un état d'excitation extrême, le malade se croyait poursuivi par des bestioles diaboliques. Il entendait des chiens aboyer, des fauves rugir. Parfois il fermait les yeux, bouchait ses oreilles et se roulait en boule. Son corps contorsionné se protégeait comme il pouvait d'un danger qui émanait de ses hallucinations. Puis, aux prises avec des démangeaisons, réelles ou imaginaires, le malheureux se gratta avec la fièvre d'un cabot plein de puces. Ce faisant, il s'occasionna d'horribles plaies. L'infirmière lui demanda de cesser, tenta de l'empêcher, mais l'homme hurlait qu'il fallait chasser la vermine qui contaminait son corps.

Je notais tous les signes physiques du délire. Au premier abord, cet absinthisme me rappelait le délire alcoolique ordinaire que j'avais observé à l'asile de Longue Pointe. Je ne voyais pas de différence.

Magnan tenta d'apaiser le malade, mais sans succès. Les mains de l'homme tremblaient comme celles d'un vieillard.

Le docteur se pencha pour prendre son pouls.

— Ça frise les deux cent vingt pulsations minute, dit-il. Je sens qu'il va péter si ça continue. Ce ne sera pas beau. Crise d'absinthisme avec probablement une attaque épileptique. Un cas d'épilepsie absinthique ! Faites de la place, ordonna-t-il au personnel.

Magnan se tourna vers le résident qui portait un bouc, une barbichette et de petites lunettes rondes.

— Docteur Kerbellec, enlevez tous les objets sur lesquels il pourrait se blesser.

— Oui, docteur.

L'état de l'homme se dégradait à vue d'œil. Magnan nous énuméra les phases qui allaient suivre. Comme prévu, le pauvre devint bientôt livide, lança un cri d'outre-tombe et s'évanouit en tendant ses bras raidis comme des bâtons. Afin que l'halluciné ne soit pas privé d'air, Magnan exigea du personnel qui entourait le patient qu'il s'éloigne. On élargit aussitôt le cercle. Les nerfs et les muscles du cou de l'homme étaient tendus comme des cordes de violoncelle. Son visage tout cramoisi, tourné sur le côté, était déformé par un rictus, ses lèvres écumantes. Ses cheveux gris avaient la texture de la laine d'acier. Sur cette face émaciée, toute en arêtes, les yeux tentaient de s'extirper des orbites. Des gouttes de sueur ruisselaient sur ses joues. Le corps s'agita soudain de nouveau, secoué par des vagues de convulsions, puis le malade reprit conscience. Des pièces de monnaie glissèrent de ses poches pour rouler sur le plancher. En les voyant tourner comme des toupies, le patient prit peur, y percevant une menace, et se mit à crier.

Je ne comprenais pas un mot de ce qu'il racontait. Magnan nous avisa d'observer les paupières qui cligno-taient rapidement.

— Regardez bien la salive spumeuse et rougeâtre qui va s'écouler de la commissure des lèvres. Et voilà les jambes qui se convulsent...

Avec admiration, je constatais que les paroles du vieil aliéniste devançaient même ce que nous allions

voir. Je me penchai légèrement en avant. Les membres inférieurs et supérieurs du type donnaient l'impression d'être secoués par une décharge électrique. Le corps semblait rebondir sur lui-même avec une violence extrême. Puis, à la surprise de tous, des ciseaux glissèrent de la poche de sa veste.

— Vite, s'écria Magnan, enlevez ça pour qu'il ne se blesse pas.

Bouchereau ramassa l'outil tranchant.

Les convulsions n'en finissaient plus. Quelques secondes plus tard, c'est une magnifique natte rousse qui glissait de l'intérieur de la veste.

— Merde ! s'écria Bouchereau. C'est le coupeur de nattes ou quoi ?

Magnan se pencha pour prendre la natte entourée d'un ruban violet.

Bientôt une odeur d'urine et d'excréments s'échappa. Le pauvre avait fait dans son pantalon. C'était horrible. Je regardai ma montre. La crise durait depuis près de trois minutes. Ses yeux étaient injectés de sang, son visage passait de rouge à violet et sa respiration était saccadée, bruyante. Cette démonstration me donna à jamais le dégoût de l'absinthe. Puis les convulsions s'arrêtèrent d'un coup. Du sang s'écoula de la bouche. Magnan nous rappela que, pendant les crises d'épilepsie, il fallait éviter que le patient ne se tranche la langue en se mordant et ne s'étouffe avec le bout.

Avec de grands moulinets maladroits, l'homme essaya de retirer veste et chemise, s'empêtrant avec les manches, la tête prisonnière du col d'où sortaient ses cheveux en bataille. Dans ce pathétique combat, il semblait défait et prisonnier, contraint dans ses haillons. Bouchereau s'empressa de l'aider à se dégager. Le dos du patient dégoulinait de sueur. Il entra enfin dans une torpeur totale, après s'être laissé choir mollement sur le dos, les bras en croix, les yeux grands ouverts, le souffle court.

Il fallut quinze minutes pour qu'il revienne à lui. L'infirmière s'approcha pour le réconforter. « C'est fini,

c'est fini », répétait-elle. Le malade ne se souvenait de rien, ce qui était typique dans les cas de crise d'épilepsie. Quelques instants plus tard, cependant, les hallucinations hantaient de nouveau le pauvre garçon.

Magnan inscrivit l'entrée du patient dans le grand livre des admissions.

— Si c'est le coupeur de nattes, il faut faire venir la police, docteur, mentionna Bouchereau. Cela fait des mois qu'on le cherche activement, et voilà qu'il nous tombe du ciel.

— Vous avez raison, Bouchereau, mais on va le laisser se reposer. Si on le remet à la police dans cet état, ils vont nous l'achever.

— Contention alors ?

— Criminel ou non, c'est toujours le *no restraint*, mais comme l'affaire est judiciaire, je veux qu'on le surveille bien. De toute façon, l'absinthe l'a déjà mis dans un véritable état de contention !

Magnan en profita pour me présenter à une partie de son équipe.

— Bouchereau, voici le docteur Villeneuve. Ce garçon est canadien et il suivra mon enseignement.

Gustave Bouchereau tendit une poigne ferme et généreuse.

— Bienvenue à Sainte-Anne, docteur Villeneuve.

— Le docteur Bouchereau, qui a commencé à Bicêtre, est entré en même temps que moi à Sainte-Anne comme médecin au bureau des examens, reprit Magnan.

— Ça fera bientôt vingt-deux ans que Magnan et moi sommes enfermés ensemble.

— Et nous ne nous sommes pas encore rendus fous l'un l'autre !

— Peut-être le sommes-nous devenus un peu malgré nous, mais sans le savoir. Et méconnaître son état n'est-il pas le propre du fou ?

— Eh bien, si c'est le cas, nous sommes au bon endroit !

J'étais ébahi par l'esprit des deux aliénistes que l'on disait aussi de grands amis.

Magnan me présenta ensuite à Kerbellec, le résident qui était resté sur place, et à Marie, l'infirmière, mais mon attention revint vite vers l'aliéniste barbu.

D'une stature imposante, Gustave Bouchereau portait le nœud papillon, un gilet et un complet noir. Il souffrait d'une forte calvitie qui contrastait avec sa barbe blanche bien garnie. Ses yeux, sous des arcades sourcilières prononcées, exprimaient la douceur. Il profita de ce que je le regardais pour m'expliquer l'affaire du coupeur de nattes.

— Nous avons un, voire deux coupeurs de nattes qui sévissent dans Paris. Dans un cas, il s'en prend à de très jeunes filles et, dans l'autre, à des femmes plus mûres de mauvaises mœurs. Est-ce le même homme ? On ne sait pas. Il semble que ce ou ces coupeurs de nattes obtiennent une satisfaction sexuelle au toucher de la chevelure et au moment de la couper. Le docteur Magnan, qui a écrit un livre sur les fétichistes, pourra vous en parler bien plus que moi, mais pour l'instant la police et le docteur Garnier, de l'infirmerie spéciale, sont sur le coup. Ils ont appréhendé quelques suspects qui ont été mis en garde-à-vue, mais sans qu'on puisse en tirer quelque chose.

— Nous savions que Paris était un coupe-gorge, mais un coupe-nattes... blagua le jeune docteur Kerbellec.

Bouchereau s'esclaffa devant la repartie, puis nous montra ce qui ressemblait à des taches de sperme sur la natte de cheveux.

— On voit qu'elle a déjà servi, conclut-il, pince-sans-rire.

Pendant ce temps, Magnan avait pris une loupe sur une tablette et il observait attentivement les ciseaux.

— Ce qui m'inquiète, ici, c'est de constater la présence de taches de sang sur les lames. Il faudra les envoyer au laboratoire médico-légal.

Chacun s'approcha pour constater le fait.

— Docteur Bouchereau, faites prévenir Brouardel et Garnier pendant que je retourne au congrès.

— Je crois bien que l'on tient notre barbier, conclut Kerbellec.

Magnan passa devant moi. Il se pencha pour inspecter les poches de l'aliéné à la recherche d'une pièce d'identité. Il ne sortit que quelques bouts de papier sans intérêt et un mouchoir souillé. Mais il fouilla un peu plus profondément et ressortit ce qui ressemblait à un bout de billet de concert ou de théâtre, mais dont on ne pouvait découvrir la provenance. L'aliéniste se releva.

— Pas un seul indice sur son identité. Appelons-le donc simplement Napoléon, puisqu'il semblait répondre à ce nom...

L'aliéniste consulta sa montre de poche et se tourna vers moi.

— Finissez votre rapport, docteur Villeneuve, et allons assister aux conférences de la délégation de Montréal qui ouvriront le congrès dans quelques minutes, dit-il en retirant sa blouse.

C'est à ce moment que l'interne et le gardien qui étaient partis à la recherche du bon Samaritain rentrèrent, manifestement bredouilles.

— Il s'est perdu sur le boulevard Saint-Jacques.

— Vous pourrez en faire une description à la police ? demanda Bouchereau au gardien.

— Il était habillé comme un dandy, docteur. Tout en noir, avec un chapeau à large bord et un foulard rouge autour du cou.

— On dirait le portrait d'Aristide Bruant... fit remarquer Magnan.

— En tout cas, il n'était pas de la même classe que notre agité. C'est clair qu'il a voulu poser une bonne action avant d'aller au travail. Un gentilhomme, je vous dis. À preuve, il lui a sans doute sauvé la vie. Si tous les Français étaient comme lui, la vie à Paris serait bien meilleure.

— Bien parlé, mon ami. Néanmoins, j'aurais aimé le voir. Il nous aurait dit dans quel quartier il a recueilli notre homme, peut-être même dans quel établissement on l'a laissé ainsi trop boire.

Pendant que je complétais mes observations, Bouchereau m'expliqua que l'on devait à Magnan les grandes connaissances des maladies liées à l'alcoolisme. Il militait pour que l'absinthe devienne une boisson prohibée. Les alcooliques représentaient le contingent principal des malades de l'établissement.

— Docteur Magnan, je sais que vous êtes opposé à la contention, mais qu'est-ce qu'on fait dans ce cas précis ? s'informa l'autre interne qui avait manqué la consigne de Magnan.

— Surveillance accrue, docteur Masson. Vous le gardez cette nuit au pavillon d'hospitalisation. Arrangez-vous pour qu'il ne nous file pas entre les mains. Au réveil, vérifiez s'il répond bien au nom de Napoléon.

Le patient fut conduit dans le pavillon d'hospitalisation situé derrière le bureau d'examen, celui où l'on gardait les épileptiques et qu'on appelait aussi le quartier des agités. Magnan, qui avait ses appartements dans ce bâtiment, aurait ainsi notre mystérieux malade à l'œil.



Ce n'est pas sans un certain trouble, après ce que je venais de voir, que j'entrai dans la salle de conférences. Tous les sièges étaient occupés.

Le docteur Bourque, médecin en chef des sœurs de la Providence, était en train de faire l'apologie du système privé des asiles et des économies qu'il faisait réaliser à l'État. Le fait que les médecins-visiteurs du gouvernement se chargeaient des admissions et de l'élargissement des patients garantissait la bonne marche de l'asile : *primo*, on ne pouvait y admettre ou y retenir des personnes guéries ou non aliénées ; *secundo*, cette surveillance de l'État cautionnait les soins prodigués, la qualité de la

nourriture et un traitement adéquat. Sœur Thérèse-de-Jésus approuvait par sa mine réjouie chacun de ses mots.

À mes côtés, le docteur Duquette secouait la tête. Il semblait prêt à exploser. « Les médecins ne doivent pas être que des visiteurs », ruminait-il. Je sentais qu'il avait hâte de donner la réplique au médecin des sœurs de la Charité. Il était un farouche opposant du système privé dans le soin des aliénés. Le système de médecins-visiteurs du gouvernement ne suffisait pas, selon lui.

Dès la fin de la présentation de Bourque, le docteur Duquette se leva d'un bond. D'une voix ferme et convaincante, il lança son argumentation en balayant la salle d'un regard animé.

— Je ne puis accepter les conclusions de travail de mon collègue, le docteur Bourque, parce que je suis convaincu que l'État doit prendre lui-même soin de ses aliénés ; le système préconisé par mon confrère est défectueux parce que, selon mes observations, les médecins-visiteurs nommés par l'État éprouvent des difficultés dans leur inspection. En fait, il ne se passe pas une semaine sans que des conflits s'élèvent entre eux et les propriétaires des asiles. J'occupe cette position de médecin-visiteur depuis quatre années déjà, je puis donc en parler en connaissance de cause : ce système génère des ennuis à tout bout de champ.

Sœur Thérèse pinça ses lèvres minces en un rictus désapprobateur. J'approuvais de la tête les réflexions de l'aliéniste. Mais il me fallut refréner mes hochements quand la religieuse me toisa avec animosité.

Le docteur Duquette poursuivit sa réplique et marqua des points : il y avait un assentiment majoritaire dans la salle. C'était la façon moderne de faire fonctionner un asile.

— En 1885, poursuivit-il, une loi sur les aliénés a été votée à la législature de Québec, à l'unanimité des députés. Cette loi stipulait qu'un bureau médical, composé de trois médecins nommés et payés par la province,

aurait le contrôle du traitement médical dans les deux asiles de Longue Pointe et de Beauport. Les propriétaires des asiles ont refusé cette loi, s'appuyant pour ce faire sur des contrats passés entre eux et le gouvernement, qui leur donnait le privilège de choisir des médecins. Et par ce biais de choisir le traitement médical dans les asiles d'aliénés.

Le docteur Duquette ajouta que les embûches n'avaient cessé d'exister depuis cette date. Sœur Thérèse n'allait certes pas dîner à ses côtés ce soir !

Après ces mises au point et la discussion qui suivit, ce fut au tour du délégué de la Serbie de venir informer l'assemblée du placement des aliénés dans son pays. Je l'écoutai religieusement pendant quelques minutes mais, avisant alors sœur Thérèse qui se rapprochait de moi, je fis semblant de ne pas la voir et retournai plutôt à l'accueil. Là, par la porte d'entrée, j'aperçus le docteur Bouchereau qui fumait une cigarette sous un platane. Je sortis le rejoindre.

— Puis, comment se passe le congrès ? me demanda-t-il d'entrée de jeu.

— Intéressant, mais il n'y a rien comme la pratique.

— Attendez à cet après-midi, Magnan et Ball vont se disputer, ça créera de l'animation...

— Comment va le patient admis ce matin ?

— Il nous a refait une grosse crise dans sa chambre. On est toujours incapable de lui parler. Il a repris son délire, ce qui se produit fréquemment dans ces cas-là.

— Des nouvelles de l'homme qui l'accompagnait ?

— Non. La police est venue et on lui a fait verbalement un portrait de l'individu. Un bon signalement, je pense. L'un des policiers croit lui aussi que ce pourrait être Aristide Bruant. Ils vont vérifier.

— Est-ce que le coupeur de nattes est un homme violent, selon les rapports qu'on a faits de lui ?

— Je n'ose pas appeler ça une « amputation de cheveux », mais il n'y a rien d'agréable à se voir dépouiller

d'une partie de sa chevelure. Et puis l'individu qui attaque les jeunes filles, toutes pubères, éjacule sur elles en coupant la natte, ce qui laisse les fillettes sous un choc terrible. Ce type s'adonne à son vice près des théâtres. Il frappe le jour. Il a sévi deux fois sur le boulevard des Italiens avant une représentation de théâtre pour enfants. L'autre pervers arpente le quartier des prostituées et des danseuses. Deux femmes du quartier Pigalle ont été la cible d'un coupeur de nattes. Ce coiffeur-là œuvre la nuit. À moins qu'il ne s'agisse du même, ce qu'on ne peut exclure. Au dire des témoins, l'homme de Pigalle est grand et fort. Il agresse sexuellement ses victimes et leur ravit violemment leur chevelure comme un trophée de chasse. Si on a affaire à deux fétichistes, l'un agit pour atteindre l'orgasme et l'autre pour conserver un souvenir de son crime. Je sais que les prostituées et les danseuses commencent à en avoir très peur. Le premier, lui, coupe par surprise. Il arrive par-derrière, il est vif comme un chat. Aussitôt qu'il a frotté son organe contre la chevelure, il éjacule et coupe. Quoi qu'il en soit, nous sommes face à un ou à des pervers qui assouvissent leurs pulsions sexuelles fortes et qui ont le fétichisme des cheveux.

Gustave Bouchereau écrasa du pied sa cigarette. Le bruit qui provenait de la cour du quartier des folles était perçant.

— Vous aimez Paris ? me demanda-t-il soudain.

— Je ne suis arrivé que depuis quelques jours, docteur Bouchereau, mais je suis très heureux d'être ici.

Bouchereau fit quelques pas en direction de l'accueil et se retourna.

— Auriez-vous le loisir de venir dîner avec moi, ce soir ?

— Oui, et j'en serais très heureux. Il faudra que je me dérobe à sœur Thérèse-de-Jésus, mais je devrais y parvenir.

— Je vous attends à sept heures à la porte de la rue Cabanis.

— Merci.

— Bien. Il me faut y aller. J'ai une formation à donner sur l'utilisation des douches à des médecins anglais. À plus tard.



En fin d'après-midi, alors que j'écoutais la communication d'un aliéniste allemand, un jeune messenger vint me remettre un mot du docteur Bouchereau qui souhaitait me voir. Je me rendis donc aussitôt à son bureau.

— Changement de plan, docteur Villeneuve. Le commissaire Goron sera ici à six heures. Il veut rencontrer tous ceux qui ont été en contact avec notre absinthiste. Ils viennent de retrouver au bois de Boulogne le corps d'une femme sans famille qui était portée disparue et à qui il manquait la chevelure. D'après Goron, la natte qui est sortie de la poche de notre malade pourrait correspondre aux cheveux de la victime.

La nouvelle me renversa.

— Ne faites pas cette tête-là, docteur Villeneuve, et sachez que vous verrez de tout, ici.

Je repris mes esprits.

— Nous irons dîner un peu plus tard, poursuivait Bouchereau. Sinon, nous nous reprendrons au banquet de l'hôtel Continental, mardi, pour la soirée de clôture du congrès. Il y aura ensuite une réception à l'hôtel de ville.

— Je n'ai pas été invité.

— Eh bien moi, je vous y invite. Falret, qui préside le congrès, fera un discours.

On frappa à la porte. C'était Kerbellec, manifestement essoufflé.

— Docteur Bouchereau, je viens vous aviser, comme vous me l'aviez demandé, que le porteur de nattes a repris son délire. Il semble parler à un individu à qui il demande de ne pas faire ça. Que c'est méchant...



JACQUES CÔTÉ...

... enseigne la littérature au cégep de Sainte-Foy. En 2000 paraissait *Nébulosité croissante en fin de journée*, un premier roman policier mettant en scène Daniel Duval, un enquêteur de la Sûreté du Québec travaillant dans la région de la Capitale nationale. Le deuxième titre de la série, *Le Rouge idéal*, a paru en 2002 et remportait l'année suivante le prix Arthur-Ellis. Jacques Côté a aussi mérité en 2003 le Grand Prix La Presse de la biographie avec *Wilfrid Derome, expert en homicides*, paru chez Boréal, puis le prix Saint-Pacôme du roman policier 2006 pour *La Rive noire* et, en 2009, le prix Arthur-Ellis et celui de la Ville de Québec – SILQ pour *Le Chemin des brumes*, quatrième enquête de Daniel Duval.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection «GF»

001	<i>Sur le seuil</i>	Patrick Senécal
002	<i>La Peau blanche</i>	Joël Champetier
003	<i>Le Vide</i>	Patrick Senécal
004	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
005	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
006	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
007	<i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
008	<i>Le Deuxième gant</i>	Natasha Beaulieu
009	<i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1)	Liz Brady
010	<i>Dans le quartier des agités</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -2)	Jacques Côté
011	<i>L'Argent du monde</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
012	<i>Le Sang des prairies</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -2)	Jacques Côté

Collection «Romans» / «Nouvelles»

046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -1</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté

082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps (La Suite du temps -2)</i>	Daniel Sermine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice (Les Chroniques de l'Hudres -2)</i>	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre (Les Cités intérieures -3)</i>	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher (Les Chroniques de l'Hudres -3)</i>	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame (Les Chroniques infernales)</i>	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps (La Suite du temps -3)</i>	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate (Les Carnets de Francis -1)</i>	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1 (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)</i>	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2 (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)</i>	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance (Les Carnets de Francis -2)</i>	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)
136	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

DANS LE QUARTIER DES AGITÉS
est le dixième volume de la collection «GF»
et le cent soixante et unième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en octobre 2010
pour le compte des éditions





Jacques Côté est le créateur des enquêteurs Daniel Duval et Louis Harel, deux policiers de la SQ de la région de Québec. La série a été plusieurs fois récompensée: ainsi le quatrième tome, Le Chemin des brumes, a remporté en 2009 le prix Arthur-Ellis du meilleur roman policier canadien et le prix Ville de Québec – Salon international du livre de Québec.

La nouvelle série de Côté, Les Cahiers noirs de l'aliéniste, présente la figure remarquable de Georges Villeneuve, premier surintendant de l'asile Saint-Jean-de-Dieu et médecin expert à la morgue de Montréal, un des grands personnages oubliés de l'histoire du Québec.

DANS LE QUARTIER DES AGITÉS

Paris, juillet 1889...

À vingt-sept ans, Georges Villeneuve a terminé ses études en médecine. Désireux de se spécialiser en médecine légale des aliénés, il quitte le Québec pour se rendre à Paris où il aura la chance d'étudier avec les plus grands aliénistes de l'époque, Valentin Magnan à l'asile Sainte-Anne et Jean-Martin Charcot à la Salpêtrière. Le jeune Montréalais en profitera aussi pour assister aux cours réputés de Brouardel, à la morgue de Paris, et pour suivre une formation avec Mégnin, le pionnier de l'entomologie judiciaire.

Mais dès la première journée du Congrès international de médecine mentale de Paris, qui se tient à l'asile Sainte-Anne, Villeneuve est témoin de l'admission dramatique d'un patient atteint d'une sévère intoxication à l'absinthe. Quand Magnan apprend que la police croit ce malade dangereux et veut s'en emparer pour l'accuser de meurtre – ce serait le fameux « coupeur de nattes » dont la presse parle tant depuis des mois –, il demande à son jeune élève de veiller sur lui, mais aussi de mener sa propre enquête. Or, les recherches de Villeneuve l'amènent très vite sur une tout autre piste, celle d'un étrange dandy au passé trouble et qui entretenait de bien curieuses accointances avec son patient...



19,00 € TTC

27,95 \$